

POÉSIES
DE
Anatole France

Les Poèmes dorés — Idylles et Légendes
Les Noces Corinthiennes



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-33, PASSAGE CHOISEUL, 23-33

8 3 4 6
18 / 9 /

Les Poèmes dorés (1873)

Anatole France



Alphonse Lemerre, Paris, 1904

Exporté de Wikisource le 14 juillet 2026

Dédicace

À la lumière

Les Cerfs

La Mort d'une libellule

La Mort du singe

La Perdrix

Les Arbres

Les Sapins

Le Chêne abandonné

Théra

Marine

Sur une signature de Marie Stuart

Le Désir

« Les choses de l'amour ont de profonds secrets »

La Vision des ruines

Les Affinités

Vénus, Étoile du soir

La Mort

Âmes obscures

À
LECONTE DE LISLE
AUTEUR DES POÈMES ANTIQUES
ET DES POÈMES BARBARES
EN TÉMOIGNAGE
D'UNE VIVE ET CONSTANTE
ADMIRATION
CE LIVRE EST DÉDIÉ

À LA LUMIÈRE

DANS l'essaim nébuleux des constellations,
Ô toi qui naquis la première,
Ô nourrice des fleurs et des fruits, ô lumière,
Blanche mère des visions,

Tu nous viens du soleil à travers les doux voiles
Des vapeurs flottantes dans l'air :
La vie alors s'anime et, sous ton frisson clair,
Sourit, ô fille des étoiles !

Salut ! car avant toi les choses n'étaient pas.
Salut ! douce ; salut ! puissante.
Salut ! de mes regards conductrice innocente
Et conseillère de mes pas.

Par toi sont les couleurs et les formes divines,
Par toi, tout ce que nous aimons.
Tu fais briller la neige à la cime des monts,
Tu charmes le bord des ravines.

Tu fais sous le ciel bleu fleurir les colibris
Dans les parfums et la rosée ;
Et la grâce décente avec toi s'est posée
Sur les choses que tu chéris.

Le matin est joyeux de tes bonnes caresses ;
Tu donnes aux nuits la douceur,
Aux bois l'ombre mouvante et la molle épaisseur
Que cherchent les jeunes tendresses.

Par toi la mer profonde a de vivantes fleurs
Et de blonds nageurs que tu dores.
Au ciel humide encore et pur tes météores
Prêtent l'éclat des sept couleurs.

Lumière, c'est par toi que les femmes sont belles
Sous ton vêtement glorieux ;
Et tes chères clartés, en passant par leurs yeux,
Versent des délices nouvelles.

Leurs oreilles te font un trône oriental
Où tu brilles dans une gemme,
Et partout où tu luis, tu restes, toi que j'aime,
Vierge comme en ton jour natal.

Sois ma force, ô Lumière ! et puissent mes pensées,
Belles et simples comme toi,
Dans la grâce et la paix, dérouler sous ta foi
Leurs formes toujours cadencées !

Donne à mes yeux heureux de voir longtemps encor,
En une volupté sereine,
La Beauté se dressant marcher comme une reine
Sous ta chaste couronne d'or.

Et, lorsque dans son sein la Nature des choses
Formera mes destins futurs,
Reviens baigner, reviens nourrir de tes flots purs
Mes nouvelles métamorphoses.

LES CERFS

Aux vapeurs du matin, sous les fauves ramures
Que le vent automnal emplit de longs murmures,
Les rivaux, les deux cerfs luttent dans les halliers :
Depuis l'heure du soir où leur fureur errante
Les entraîna tous deux vers la biche odorante,
Ils se frappent l'un l'autre à grands coups d'andouillers.

Suants, fumants, en feu, quand vint l'aube incertaine,
Tous deux sont allés boire ensemble à la fontaine,
Puis d'un choc plus terrible ils ont mêlé leurs bois.
Leurs bonds dans les taillis font le bruit de la grêle ;
Ils halètent, ils sont fourbus, leur jarret grêle
Flageole du frisson de leurs prochains abois.

Et cependant, tranquille et sa robe lustrée,
La biche au ventre clair, la bête désirée
Attend ; ses jeunes dents mordent les arbrisseaux ;
Elle écoute passer les souffles et les râles ;
Et, tiède dans le vent, la fauve odeur des mâles
D'un prompt frémissement effleure ses naseaux.

Enfin l'un des deux cerfs, celui que la Nature
Arma trop faiblement pour la lutte future,
S'abat, le ventre ouvert, écumant et sanglant.
L'œil terne, il a léché sa mâchoire brisée ;
Et la mort vient déjà, dans l'aube et la rosée,
Apaiser par degrés son poitrail pantelant.

Douce aux destins nouveaux, son âme végétale
Se disperse aisément dans la forêt natale ;

L'universelle vie accueille ses esprits :
Il redonne à la terre, aux vents aromatiques,
Aux chênes, aux sapins, ses nourriciers antiques,
Aux fontaines, aux fleurs, tout ce qu'il leur a pris.

Telle est la guerre au sein des forêts maternelles.
Qu'elle ne trouble point nos sereines prunelles :
Ce cerf vécut et meurt selon de bonnes lois,
Car son âme confuse et vaguement ravie
A dans les jours de paix goûté la douce vie ;
Son âme s'est complu, muette, au sein des bois.

Au sein des bois sacrés, le temps coule limpide,
La peur est ignorée et la mort est rapide ;
Aucun être n'existe ou ne périt en vain.
Et le vainqueur sanglant qui brame à la lumière,
Et que suit désormais la biche douce et fière,
A les reins et le cœur bons pour l'œuvre divin.

L'Amour, l'Amour puissant, la Volupté féconde,
Voilà le dieu qui crée incessamment le monde,
Le père de la vie et des destins futurs !
C'est par l'Amour fatal, par ses luttes cruelles,
Que l'univers s'anime en des formes plus belles,
S'achève et se connaît en des esprits plus purs.

Septembre 1871.

LA MORT D'UNE LIBELLULE

Sous les branches de saule en la vase baignées
Un peuple impur se tait, glacé dans sa torpeur,
Tandis qu'on voit sur l'eau de grêles araignées
Fuir vers les nymphéas que voile une vapeur.

Mais, planant sur ce monde où la vie apaisée
Dort d'un sommeil sans joie et presque sans réveil,
Des êtres qui ne sont que lumière et rosée
Seuls agitent leur âme éphémère au sommeil.

Un jour que je voyais ces sveltes demoiselles,
Comme nous les nommons, orgueil des calmes eaux,
Réjouissant l'air pur de l'éclat de leurs ailes,
Se fuir et se chercher par-dessus les roseaux,

Un enfant, l'œil en feu, vint jusque dans la vase
Pousser son filet vert à travers les iris,
Sur une libellule ; et le réseau de gaze
Emprisonna le vol de l'insecte surpris.

Le fin corsage vert fut percé d'une épingle ;
Mais la frêle blessée, en un farouche effort,
Se fit jour, et, prenant ce vol strident qui cingle,
Emporta vers les joncs son épingle et sa mort.

Il n'eût pas convenu que sur un liège infâme
Sa beauté s'étalât aux yeux des écoliers :
Elle ouvrit pour mourir ses quatre ailes de flamme,
Et son corps se sécha dans les joncs familiers.

Chaville, mai 1870.

LA MORT DU SINGE

DANS la serre vitrée où de rigides plantes,
Filles d'une jeune île et d'un lointain soleil,
Sous un ciel toujours gris, sommeillant sans réveil,
Dressent leurs dards aigus et leurs floraisons lentes,

Lui, tremblant, secoué par la fièvre et la toux,
Tordant son triste corps sous des lambeaux de laine,
Entre ses longues dents pousse une rauque haleine
Et sur son sein velu croise ses longs bras roux.

Ses yeux, vides de crainte et vides d'espérance,
Entre eux et chaque chose ignorent tout lien ;
Ils sont empreints, ces yeux qui ne regardent rien,
De la douceur que donne aux brutes la souffrance.

Ses membres presque humains sont brûlants et frileux ;
Ses lèvres en s'ouvrant découvrent les gencives ;
Et, comme il va mourir, ses paumes convulsives
Ont caché pour jamais ses pouces musculeux.

Mais voici qu'il a vu le soleil disparaître
Derrière les huniers assemblés dans le port ;
Il l'a vu : son front bas se ride sous l'effort
Qu'il tente brusquement pour rassembler son être.

Songe-t-il que, parmi ses frères forestiers,
Alors qu'un chaud soleil descendait des cieux calmes,
Repu du lait des noix et couché sur les palmes,
Il s'endormait heureux dans ses frais cocotiers,

Avant qu'un grand navire, allant vers des mers froides,
L'emportât au milieu des clameurs des marins,
Pour qu'un jour, dans le vent, qui lui mordît les reins,
La toile, au long des mâts, glaçât ses membres roides ?

À cause de la fièvre aux souvenirs vibrants
Et du jeûne qui donne aux âmes l'allégeance,
Grâce à cette suprême et brève intelligence
Qui s'allume si claire au cerveau des mourants,

Ce muet héritier d'une race stupide
D'un rêve unique emplit ses esprits exaltés :
Il voit les bons soleils de ses jeunes étés,
Il abreuve ses yeux de leur flamme limpide.

Puis une vague nuit pèse en son crâne épais.
Laissant tomber sa nuque et ses lourdes mâchoires,
Il râle. Autour de lui croissent les ombres noires :
Minuit, l'heure où l'on meurt, lui versera la paix.

1872.

LA PERDRIX

HÉLAS ! celle qui, jeune en la belle saison,
Causa dans les blés verts une ardente querelle
Et suivit le vainqueur ensanglanté pour elle,
La compagne au bon cœur qui bâtit la maison

Et nourrit les petits aux jours de la moisson,
Vois : les chiens ont forcé sa retraite infidèle.
C'est en vain qu'elle fuit dans l'air à tire-d'aile,
Le plomb fait dans sa chair passer le grand frisson.

Son sang pur de couveuse à la chaleur divine
Sur son corps déchiré mouille sa plume fine.
Elle tournoie et tombe entre les joncs épais.

Dans les joncs, à l'abri de l'épagneul qui flaire,
Triste, s'enveloppant de silence et de paix,
Ayant fini d'aimer, elle meurt sans colère.

LES ARBRES

Ô vous qui, dans la paix et la grâce fleuris,
Animez et les champs et vos forêts natales,
Enfants silencieux des races végétales,
Beaux arbres, de rosée et de soleil nourris,

La Volupté par qui toute race animée
Est conçue et se dresse à la clarté du jour,
La mère aux flancs divins de qui sortit l'amour,
Exhale aussi sur vous son haleine embaumée.

Fils des fleurs, vous naissez comme nous du Désir,
Et le Désir, aux jours sacrés des fleurs écloses,
Sait rassembler votre âme éparse dans les choses,
Votre âme qui se cherche et ne se peut saisir.

Et, tout enveloppés dans la sourde matière,
Au limon paternel retenus par les pieds,
Vers la vie aspirant, vous la multipliez,
Sans achever de naître en votre vie entière.

LES SAPINS

ON entend l'Océan heurter les promontoires ;
De lunaires clartés blêmissent le ravin
Où l'homme perdu, seul, épars, se cherche en vain ;
Le vent du nord, sonnant dans les frondaisons noires,
Sur les choses sans forme épand l'effroi divin.

Paisibles habitants aux lentes destinées,
Les grands sapins, pleins d'ombre et d'agrestes senteurs,
De leurs sommets aigus couronnent les hauteurs ;
Leurs branches, sans fléchir, vers le gouffre inclinées,
Tristes, semblent porter d'iniques pesanteurs.

Ils n'ont point de ramure aux nids hospitalière,
Ils ne sont pas fleuris d'oiseaux et de soleil,
Ils ne sentent jamais rire le jour vermeil ;
Et, peuple enveloppé dans la nuit familière,
Sur la terre autour d'eux pèse un muet sommeil.

La vie, unique bien et part de toute chose,
Divine volupté des êtres, don des fleurs,
Seule source de joie et trésor de douleurs,
Sous leur rigide écorce est cependant enclose
Et répand dans leur corps ses secrètes chaleurs.

Ils vivent. Dans la brume et la neige et le givre,
Sous l'assaut coutumier des orageux hivers,
Leurs veines sourdement animent leurs bras verts,
Et suscitent en eux cette gloire de vivre
Dont le charme puissant exalte l'univers.

Pour la fraîcheur du sol d'où leur pied blanc s'élève,
Pour les vents glacials, dont les tourbillons sourds
Font à peine bouger leurs bras épais et lourds,
Et pour l'air, leur pâture, avec la vive sève,
Coulent dans tout leur sein d'insensibles amours.

En souvenir de l'âge où leurs aïeux antiques,
D'un givre séculaire étreints rigidement,
Respiraient les frimas, seuls, sur l'escarpement
Des glaciers où roulaient des îlots granitiques,
L'hiver les réjouit dans l'engourdissement.

Mais quand l'air tiédira leurs ténèbres profondes,
Ils ne sentiront pas leur être ranimé
Multiplier sa vie au doux soleil de mai,
En de divines fleurs d'elles-mêmes fécondes,
Portant chacune un fruit dans son sein parfumé.

Leurs flancs s'épuiseront à former pour les brises
Ces nuages perdus et de nouveaux encor,
En qui s'envoleront leurs esprits, blond trésor,
Afin qu'en la forêt quelques grappes éprises
Tressaillent sous un grain de la poussière d'or.

Ce fut jadis ainsi que la fleur maternelle
Les conçut au frisson d'un vent mystérieux ;
C'est ainsi qu'à leur tour, pères laborieux,
Ils livrent largement à la brise infidèle
La vie, immortel don des antiques aïeux.

Car l'ancêtre premier dont ils ont reçu l'être
Prit sur la terre avare, en des âges lointains,
Une rude nature et de mornes destins ;
Et les sapins, encor semblables à l'ancêtre,
Éternisent en eux les vieux mondes éteints.

Décembre 1871.

LE CHÊNE ABANDONNÉ

DANS la tiède forêt que baigne un jour vermeil,
Le grand chêne noueux, le père de la race,
Penche sur le coteau sa rugueuse cuirasse
Et, solitaire aïeul, se réchauffe au soleil.

Du fumier de ses fils étouffés sous son ombre,
Robuste, il a nourri ses siècles florissants,
Fait bouillonner la sève en ses membres puissants,
Et respiré le ciel avec sa tête sombre.

Mais ses plus fiers rameaux sont morts, squelettes noirs
Sinistrement dressés sur sa couronne verte ;
Et dans la profondeur de sa poitrine ouverte
Les larves ont creusé de vastes entonnoirs.

La sève du printemps vient irriter l'ulcère
Que suinte la torpeur de ses acres tissus.
Tout un monde pullule en ses membres moussus,
Et le fauve lichen de sa rouille l'enserre.

Sans cesse un bois inerte et qui vécut en lui
Se brise sur son corps et tombe. Un vent d'orage
Peut finir de sa mort le séculaire ouvrage,
Et peut-être qu'il doit s'écrouler aujourd'hui.

Car déjà la chenille aux anneaux d'émeraude
Déserte lentement son feuillage peu sûr ;
D'insectes soulevant leurs élytres d'azur
Tout un peuple inquiet sur son écorce rôde ;

Dès hier, un essaim d'abeilles a quitté
Sa demeure d'argile aux branches suspendue ;
Ce matin, les frelons, colonie éperdue,
Sous d'autres pieds rameux transportaient leur cité :

Un lézard, sur le tronc, au bord d'une fissure,
Darde sa tête aiguë, observe, hésite, et fuit ;
Et voici qu'inondant l'arbre glacé, la nuit
Vient hâter sur sa chair la pâle moisissure.

1872.

THÉRA

CETTE outre en peau de chèvre, ô buveur, est gonflée
De l'esprit éloquent des vignes que Théra,
Se tordant sur les flots, noire, déchevelée,
Étendit au puissant soleil qui les dora.

Théra ne s'orne plus de myrtes ni d'yeuses,
Ni de la verte absinthe agréable aux troupeaux,
Depuis que, remplissant ses veines furieuses,
Le feu plutonien l'agite sans repos.

Son front grondeur se perd sous une rouge nue ;
Des ruisseaux dévorants ouvrent ses mamelons ;
Ainsi qu'une Bacchante, elle est farouche et nue,
Et sur ses flancs intacts roule des pampres blonds.

Mai 1872.

MARINE

Sous les molles pâleurs qui voilaient en silence
La falaise, la mer et le sable, dans l'anse
Les embarcations se réveillaient déjà.
Du gouffre oriental le soleil émergea
Et couvrit l'Océan d'une nappe embrasée.
La dune au loin sourit, ondoyante et rosée.
On voyait des éclairs aux vitres des maisons.
Au sommet des coteaux les jeunes frondaïsons
Commençaient à verdir dans la clarté première,
Et le ciel aspirait largement la lumière.

Il se fit dans l'espace une vague rumeur
Où le travail humain vint jeter sa clameur.
Les femmes en sabots descendent du village,
Les pêcheurs font sécher leurs filets sur la plage,
Et le soleil allume, au dos des mariniérs,
Les spasmes des poissons dans l'osier des paniers.
Dans un creux de falaise où voltige l'étoûpe,
Un vieil homme calfate, en chantant, sa chaloupe,
Tandis que tout en haut, parmi les chardons blancs,
Cheminent deux douaniers, au pas, graves et lents.
Dans un bateau pêcheur dont la voile latine,
Blanc triangle, reluit à travers la bruine,
Un vieux marin, debout sur le gaillard d'avant,
Tendant le bras au large, interroge le vent.

SUR UNE SIGNATURE DE MARIE STUART

À Etienne Charavay.

Cette relique exhale un parfum d'élégie,
Car la reine d'Écosse, aux lèvres de carmin,
Qui récitait Ronsard et le missel romain,
Y mit en la touchant un peu de sa magie.

La reine blonde, avec sa fragile énergie,
Signa MARIE au bas de ce vieux parchemin,
Et le feuillet heureux a tiédi sous la main
Que bleuissait un sang fier et prompt à l'orgie.

Là de merveilleux doigts de femme sont passés,
Tout empreints du parfum des cheveux caressés
Dans le royal orgueil d'un sanglant adultère.

J'y retrouve l'odeur et les reflets rosés
De ces doigts aujourd'hui muets, décomposés,
Changés peut-être en fleurs dans un champ solitaire.

1868.

LE DÉSIR

Je sais la vanité de tout désir profane.
À peine gardons-nous de tes amours défunts,
Femme, ce que la fleur qui sur ton sein se fane
Y laisse d'âme et de parfums.

Ils n'ont, les plus beaux bras, que des chaînes d'argile,
Indolentes autour du col le plus aimé ;
Avant d'être rompu leur doux cercle fragile
Ne s'était pas même fermé.

Mélancolique nuit des chevelures sombres,
À quoi bon s'attarder dans ton enivrement,
Si, comme dans la mort, nul ne peut sous tes ombres
Se plonger éternellement ?

Narines qui gonflez vos ailes de colombe,
Avec les longs dédains d'une belle fierté,
Pour la dernière fois, à l'odeur de la tombe,
Vous aurez déjà palpité.

Lèvres, vivantes fleurs, nobles roses sanglantes,
Vous épanouissant lorsque nous vous baisons,
Quelques feux de cristal en quelques nuits brûlantes
Sèchent vos brèves floraisons.

Où tend le vain effort de deux bouches unies ?
Le plus long des baisers trompe notre dessein ;
Et comment appuyer nos langueurs infinies
Sur la fragilité d'un sein ?

II

Mais la vague beauté des regards, d'où vient-elle,
Pour nous mettre en passant tant d'espérance au front ?
Et pourquoi rêvons-nous de lumière immortelle
Devant deux yeux qui s'éteindront ?

Femme, qui vous donna cette clarté sacrée
Dont vous avez béni la ferveur de mes yeux ?
Et d'où vient qu'en suivant votre trace adorée
Je sens un dieu mystérieux ?

III

Oh ! montrez un moment au monde
Votre fragilité féconde,
Et semez la vie à vos pieds !
Puis passez, formes éphémères ;
Femmes, puisque vous êtes mères,
C'est qu'il convient que vous mouriez.

Votre divinité ne dure,
Douce forces de la Nature,
Que ce qu'il faut pour son dessein.
La race impérissable et belle,
Voilà cette chose immortelle
Que l'on rêve sur votre sein !

C'est par vous que l'heureuse vie
Tour à tour en la chair ravie
S'allume, et ne s'éteindra pas.
En vous la vie universelle
Éclate, et tout homme chancelle,

Ivre de beauté, sur vos pas.

Vivez, mourez, pleines de grâce ;
Les hommes et les dieux, tout passe,
Mais la vie existe à jamais.
Et toi, forme, parfum, lumière,
Qui fleuris ma vertu première,
Ah ! je sais pourquoi je t'aimais !

Juin 1869.

*
**

LES choses de l'amour ont de profonds secrets.
L'instinct primordial de l'antique Nature
Qui mêlait les flancs nus dans le fond des forêts
Trouble l'épouse encor sous sa riche ceinture ;
Et, savante en pudeur, attentive à nos lois,
Elle garde le sang de l'Ève des grands bois.

LA VISION DES RUINES

Le fleuve qui, libre et tranquille,
Traîne ses marnes et ses eaux
Au milieu des pâles roseaux,
Presse en ses bras une longue île,

Qui semble un navire échoué
Par quelque héroïque aventure,
Perdant sa forme et sa nature,
Dormeur à l'oubli dévoué.

Le cri rauque et le vol des grues
Percent les nuages blafards ;
Les cygnes et les verts canards
Voguent au fil des eaux accrues.

Dans l'île, un portail et deux tours,
Retraite aux hiboux familière,
Dressent sous la mousse et le lierre
Leurs profils noirs, douteux et lourds.

De maigres figures de pierre
Gisant dans les iris épais,
Les mains jointes, suivent en paix
Le rêve qui clôt leur paupière.

Tous ceux-là dont le vent du nord
Ronge avec lenteur les images,
Anges et rois, vierges et mages,
Ont grandement aimé la mort ;

Car la roideur de leur stature

Et l'aridité de leur chair
Font voir combien il leur fut cher
D'aspirer à la sépulture.

De longtemps ne sera troublé
Le silence de l'île sainte :
Dans le fleuve dont elle est ceinte
Le dos des ponts s'est écroulé.

N'est-ce pas là le berceau rude
De la grande et belle cité,
Qui plus tard avec volupté
S'assit dans cette solitude ?

Mais la terre avare a repris
Les pierres des quais et des rues,
Et les demeures disparues
Gisent sous les tertres fleuris.

Au sud de l'île, une colline
Couronne d'un amas confus
De murs, de chapiteaux, de fûts,
Ses flancs où le thuya s'incline.

Les marais coassent, le soir.
Vers l'ouest, loin dans la plaine verte,
Une porte se dresse ouverte
Sur le ciel pluvieux et noir.

Sculptés aux parois triomphales,
Des hommes, des bœufs, des chevaux,
Rappelant d'antiques travaux,
Se brisent au choc des rafales.

Et vers le nord, mais moins avant,

Candélabres, balustres, dalles,
Escaliers, murs en longs dédales,
Sonnent avec langueur au vent,

Ruines d'un temple où des lyres
Pendent à des chevilles d'or,
Où des pieds de nymphes encor
Dansent en de joyeux délires.

Muette, la maison des Rois
Est assise, comme une veuve,
Sur la rive droite du fleuve,
Dans les nymphéas blancs et froids ;

Elle mire dans les eaux blêmes
Ce qui lui reste de bijoux
Et répand ses colliers royaux
De chiffres noués et d'emblèmes ;

Sur un pavillon, les pâleurs
De la lune, au bord d'une nue,
Animent une forme nue
Qui sourit et verse des fleurs :

C'est un corps de femme accroupie,
Un corps lascif, jeune et lassé,
Qui fut sans doute caressé
Par le regard d'un siècle impie.

LES AFFINITÉS

I

Le noir château, couvert de chiffres et d'emblèmes
Et ceint des froides fleurs dormant sur les eaux blêmes,
En un doux ciel humide effile ses toits bleus.
Dans le parc, où jadis on vit flotter des fées,
Les Nymphes, par le lierre en leur marbre étouffées,
Méditent longuement leurs amours fabuleux.

Déjà des vieux tilleuls les premières rangées
Versent sur les gazons leurs ombres allongées
Jusqu'au pied du fossé qui borde le manoir.
La forêt qui s'étend à l'horizon déroule,
Sous un vent large et frais, les grands plis de sa houle,
Et mugit tout au loin dans la brume du soir.

Sur le vieux banc de marbre envahi par la mousse
Cécile s'abandonne à sa tristesse douce.
Sa tête penche au faix des lourds cheveux châtons,
Des cheveux d'où jaillit une étrange étincelle
Quand le peigne se plonge en leur flot qui ruisselle
Sous l'ombre des rideaux, au secret des matins.

Très lasse, de souffrance et de langueur parée,
De sa propre faiblesse elle-même enivrée,
Elle vit en silence à l'ombre des tilleuls.
Son âme un peu farouche a cette clairvoyance
Et ces secrets instincts, sûrs comme la science,
Noble et fatal trésor de ceux qui vivent seuls.

D'un long et plein oubli nonchalamment éprise,
Elle respire, émue au souffle de la brise,
Les amères senteurs qui voyagent dans l'air ;
Et, le sein frissonnant des frissons dont l'automne
Fait tressaillir le soir la forêt monotone,
Elle laisse errer son regard couleur de mer.

Et, comme un vol d'oiseaux, sur la mer, ses pensées
Aiment, en tournoyant, à plonger dispersées
Dans le vague océan où s'égarent ses yeux.
Ses nerfs qui gémissaient, pareils, les jours de crise,
Aux cordes en éclats d'un instrument qu'on brise,
Allument leur réseau d'un feu mystérieux.

À sentir sur sa joue et dans ses molles tresses
Passer confusément d'invisibles caresses,
Une vague épouvante enfle son cœur prudent.
Avide avec effroi de fraîcheurs innomées,
Buvant comme un poison l'odeur des fleurs aimées,
Enfin elle s'abîme en un repos ardent.

Et, ses longs cils baignés d'une brume légère,
Surprise, sans mémoire, à soi-même étrangère,
Voici qu'elle s'anime avec des sens nouveaux.
Une vie indécise, affreusement diffuse,
À qui son être épars se livre et se refuse,
L'éveille sourdement pour de blêmes travaux.

Hors de son propre sein, hors de sa forme inerte,
Belle comme la Mort maintenant, et déserte.
Elle existe, elle voit, elle entend, elle sent.

Tout son esprit s'exhale en effluves mystiques,
Abandonne et reçoit des ondes magnétiques,
Et s'échappe bien loin de la chair et du sang.

En des affres d'horreur et de vague, entraînée
Vers un but que fixa l'obscur Destinée,
Comme un fluide au fil du métal conducteur,
Elle glisse, et voici qu'elle aborde éperdue
Une phosphorescente et liquide étendue
Où l'air austral épand sa chaude pesanteur.

Dans les blanches clartés et les ombres légères
Des constellations de formes étrangères,
Une frégate lofe au souffle de la mer.
Un marin, dans le vent, debout sous la dunette,
Sous les trois galons d'or de sa sombre casquette,
Plonge au large un regard impérieux et clair.

Il a, croisant les bras, cette grâce un peu rude
Que la force au repos prend dans la solitude.
Immobile, étant vu de Cécile, il la voit.
Nul frisson n'a troublé son manteau militaire,
Mais un sourire doux, sur son visage austère,
S'achève lentement plus étrange et plus froid.

Tout s'efface. Bientôt Cécile, revenue
De la silencieuse et fatale entrevue,
Va s'éveiller devant le parc tranquille et noir,
Mais rapportant du sein des magiques abîmes
Un écrin merveilleux d'épouvantes intimes
Qui dans son cœur ému s'ouvrira chaque soir.

II

Dans l'air dont l'éventail bat les ondes tiédies,

Le timbre italien des claires mélodies
Monte avec les parfums de la chair et des fleurs :
Et l'orchestre remplit de ses éclats sonores
Cette loge où Cécile, aux doux reflets des stores,
Songe, de diamants ornée et de pâleurs.

Depuis deux ans, pour mieux chasser de sa pensée
L'étrange souvenir dont son âme est blessée,
Elle cherche le bruit des soirs parisiens ;
Mais, dans le lourd repos de ses fatigues vaines,
Elle sent par instants lui monter dans les veines
Le regret généreux de ses effrois anciens.

Et, blême pour jamais d'avoir été ravie
Dans la mouvante horreur des confins de la vie,
Souvent, à la clarté triste des jours tombants,
Une délicieuse et mortelle tendresse
Se trouble amèrement en elle et l'intéresse
À l'Inconnu pensif sous les sveltes haubans.

Au théâtre, ce soir, de diamants fleurie,
Elle regarde, mais sans voir ; sa rêverie.
Dans l'espace incertain flottant comme un parfum
En une volontaire et paisible démente,
Au gré des visions musicales commence
Mille songes subtils sans en finir aucun.

Et soudain, comme un arc se courbant en arrière,
Rigide, ses grands yeux révulsés, sans lumière,
Elle pousse un cri sourd dans sa gorge expirant ;
Elle a vu sur la mer la frégate connue,
Mais donnant sur le flanc, ses trois mâts rasés, nue,
Sinistre et noir ponton dans la tempête errant.

Aux agrès amarrés sur l'avant qui se dresse,

C'est Lui, Lui, qu'elle voit couché dans sa détresse :
Seul, épuisé, mourant, il se soulève un peu,
Et donne à la voyante un regard triste et tendre,
Un regard où l'on sent son âme se détendre
Dans la fière douceur d'un ineffable aveu.

Mais une lame croule avec des bruits funèbres,
Et dans l'affaissement de ses lourdes ténèbres
Fait sombrer le navire entr'ouvert. Dans la mer
Le jeune homme au front pur descend ; il s'abandonne,
Et des algues lui font une glauque couronne.
Elle, alors, avec lui, goûte le sel amer.

Il a gagné son lit pacifique et repose.
À l'abri des requins gloutons, le corail rose
Étend sur lui ses bras animés et fleuris.
Elle-même, elle est là, baisant sa bouche froide ;
Elle a du sang aux yeux ; ses tempes sifflent ; roide.
Étouffée, elle exhale à jamais ses esprits.

— Invisible lien ! — La frêle créature
A péri sans effort, docile à la nature ;
Le flacon dans ses doigts, qui ne s'ouvriront plus,
Luit. La Mort sur sa chair silencieuse étale
Sa majesté funèbre et sa splendeur fatale,
Et la divine paix des destins révolus.

Puisque ta vision fut vraie, ô jeune femme,
Que ta terrestre vie ait dénoué sa trame,
Qu'importe ! Plonge au sein du monde essentiel !
Tes sens, féconds naguère en exquis souffrances,
Ta forme, douce aux yeux, étaient des apparences.
Le corps n'est rien de plus ; l'esprit seul est réel.

VÉNUS, ÉTOILE DU SOIR

La nuit vient nous ravir en ses puissants arcanes ;
L'ombre avec des frissons envahit les platanes ;
De légères vapeurs montent des chemins creux.
Les vieillards sont assis, et les voix alternées
Sous le feuillage obscur se perdent égrenées.
C'est l'heure où l'esprit rêve, heureux ou malheureux.

Le crépuscule expire et les étoiles blanches
Commencent en tremblant à poindre dans les branches.
Au regard exalté qui songe et les poursuit,
Voici que la plus belle allume la première
À l'occident pâli sa vibrante lumière,
Vénus splendide et chaste, honneur de notre nuit.

Depuis qu'ils ont chéri l'amour et sa souffrance,
Les hommes ont fait part de leur brève espérance
À cet astre indulgent qui ramène le soir.
— Si tu retiens mes yeux, Vénus ; si ma pensée
Au sein du mol éther vers toi s'est élancée,
C'est toi seule et c'est toi toute que je veux voir.

J'ai surpris tes secrets : Ô céleste jumelle
De la Terre, astre cher qui mourras avec elle,
Tes destins sont pareils aux destins de ta sœur.
Le même soleil t'aime ; et ce père des flammes
Jette en ton sein fleuri la vie, orgueil des âmes.
La nuit ainsi qu'à nous te verse sa douceur.

Monde, tu fais rouler dans la pâle étendue
La forme avec l'amour à tes flancs suspendue ;

Tu livres aux troupeaux tes champs hospitaliers ;
Tes mers ont leurs nageurs, et des siècles de fauves
Ont rugi le désir aux creux de tes rocs chauves ;
Tes deux pôles de glace ont de blancs familiers.

Des reptiles, traînant leurs épais cartilages,
De leurs sillons visqueux souillaient tes chaudes plages,
Au temps où tu naissais dans les limons marins.
Et maintenant, mangeurs de chair ou d'herbe grasse,
Des êtres réjouis dans la force et la grâce,
Nés de ton corps adulte, ornent tes jours sereins.

Un air rouge et vibrant, semé de feux intimes,
Sur tes roides hauteurs dont nul n'a vu les cimes,
Nourrit avec excès de larges floraisons,
De grands lis pleins d'odeurs et de phosphorescences,
Les longs fûts des palmiers aux salubres essences,
Et des gerbes de dards exhalant leurs poisons.

Des îles en leurs lits récents de madrépores,
Vierges, sous le vent frais plein de baisers sonores,
Conçoivent les doux fruits des continents lointains.
De grands oiseaux guerriers s'assemblent, race antique,
Dans les sombres vapeurs de ton ciel magnétique,
Sous les cratères noirs de tes volcans éteints.

Et des guetteurs, du haut des roches cavernieuses,
Lourds, velus, déployant leurs ailes membraneuses,
De nocturnes regards éclairent les granits :
Ils veillent, attendant que l'aire obscure dorme ;
Ils vont se laisser choir, et sous leur masse énorme
Lentement étouffer les couples dans les nids.

Vénus, ô grande mère aux entrailles brûlantes,
Mère des animaux avides et des plantes,

Tout ce que tu contiens de divine chaleur
Dans un fécond travail a gonflé tes mamelles.
En allaitant, Vénus, tes nourrissons, tu mêles
Largement en leur sang la joie et la douleur.

Mais lorsque après tes nuits, tes sombres nuits sans lune,
Derrière l'Océan qui gémit sur la dune,
Immense et près de toi se lève le soleil,
Est-il, pour réfléchir ton ciel qui s'illumine,
Un regard où reluit la tristesse divine,
Un regard anxieux et fier, au mien pareil ?

Nourris-tu des vivants de qui l'âme profonde
Te contient tout entier dans elle-même, ô monde !
Et qui sont ta vertu, ta splendeur et tes dieux ?
N'as-tu pas enfanté des rois, frères des hommes,
Qui, superbes, hardis, pensifs, tels que nous sommes,
Seuls portent haut leur front et regardent les cieux ?

Ces princes, nos égaux, recherchent-ils les causes,
La raison et la fin, la nature des choses ?
Quels désirs, quels espoirs gonflent leurs cœurs puissants ?
Ont-ils, prompts sans cesse à verser les dictames,
Des mères et des sœurs belles comme nos femmes,
Triomphe de la vie et délices des sens ?

Oh ! les meilleurs d'entre eux, dans la nuit solitaire,
Levant leur front blanchi d'un reflet de la terre,
Ont souvent médité les travaux de nos jours.
Connaître pour aimer, tel est la loi de l'être ;
Et, dans leur mâle ardeur d'étreindre et de connaître,
Ils ont jusqu'à la terre étendu leurs amours.

L'esprit cherche l'esprit dans l'étoile prochaine ;
Et, jetant dans l'espace une mystique chaîne,

Eux en nous, nous en eux, nous nous glorifions.
Tant il est naturel de sortir de soi-même,
Tant nous portons au cœur le besoin qu'on nous aime,
Tant notre âme de feu jette loin ses rayons.

1872

LA MORT

Si la vierge vers toi jette sous les ramures
Le rire par sa mère à ses lèvres appris ;
Si, tiède dans son corps dont elle sait le prix,
Le désir a gonflé ses formes demi-mûres ;

Le soir, dans la forêt pleine de frais murmures,
Si, méditant d'unir vos chairs et vos esprits,
Vous mêlez, de sang jeune et de baisers fleuris,
Vos lèvres, en jouant, teintes du suc des mûres ;

Si le besoin d'aimer vous caresse et vous mord,
Amants, c'est que déjà plane sur vous la Mort :
Son aiguillon fait seul d'un couple un dieu qui crée.

Le sein d'un immortel ne saurait s'embraser.
Louez, vierges, amants, louez la Mort sacrée,
Puisque vous lui devez l'ivresse du baiser.

ÂMES OBSCURES

Tout dans l'immuable Nature
Est miracle aux petits enfants :
Ils naissent, et leur âme obscure
Éclôt dans des enchantements.

Le reflet de cette magie
Donne à leur regard un rayon.
Déjà la belle illusion
Excite leur frêle énergie.

L'inconnu, l'inconnu divin,
Les baigne comme une eau profonde ;
On les presse, on leur parle en vain :
Ils habitent un autre monde ;

Leurs yeux purs, leurs yeux grands ouverts
S'emplissent de rêves étranges.
Oh ! qu'ils sont beaux, ces petits anges
Perdus dans l'antique univers !

Leur tête légère et ravie
Songe tandis que nous pensons ;
Ils font de frissons en frissons
La découverte de la vie.

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](#)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](#)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](#)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Hsarrazin
- ThomasV
- Marc
- ThomasBot
- Phe-bot
- Enmerkar
- Acélan
- MarcBot
- Cantons-de-l'Est
- Yann
- Furtif
- Phe

- Maltaper
- Sophia101112
- Kilom691
- Benoit Soubeyran
- Sapcal22
- M0tty
- Tylwyth Eldar
- Denis Gagne52
- Filipvansnaeskerke
- Levana Taylor
- Toto256
- Ernest-Mtl

-
1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)
 2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)
 3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)
 4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)